



Apprendre & Travailler

Pourquoi il faut parler de la santé des apprentis

18 novembre 2021, par
Julie Eigenmann

Ce ne sont pas vraiment des travailleurs comme les autres. Ce ne sont pas non plus des élèves comme les autres.

Les apprentis en Suisse ont un statut à part. Parce qu'ils sont jeunes (16 à 29 ans), mais surtout parce qu'ils sont à la fois travailleurs et apprenants. Une table ronde organisée mercredi soir au Salon des métiers de Lausanne par la Haute école fédérale en formation professionnelle (HEFP) et la fondation Collège du travail s'est penchée sur les enjeux de santé propres à ces profils particuliers, face à un public d'une cinquantaine de personnes.

Pourquoi on en parle. En Suisse, l'apprentissage est la formation la plus répandue après l'école obligatoire. Pourtant, on connaît mal les difficultés auxquelles font face les apprentis: dans les statistiques, ils sont «noyés» dans une catégorie plus large, celle des jeunes de 15 à 24 ans, a rappelé l'une des intervenantes, Nadia Lamamra, professeure HEFP et co-responsable de la recherche «La santé au travail: un impensé de la socialisation professionnelle des apprentis-e-s», lancée début octobre.

Des chiffres plus généraux dévoilent que les jeunes s'avèrent deux fois plus accidentés que leurs aînés et plus exposés aux risques psychosociaux. Les précédentes recherches de Nadia Lamamra et ses collègues ont également permis de faire certains constats liés à la santé des apprentis:

«Ils sont davantage susceptibles de faire des erreurs et de se blesser en raison de leur statut de novice. Mais nos recherches montrent aussi que leur place, tout en bas de la hiérarchie de l'entreprise, rend parfois plus difficile d'oser dire stop lorsqu'ils souffrent».

La chercheuse explique qu'il existe plusieurs obstacles à la transmissions des enjeux de santé.

La tension production/formation. Le temps qu'ont les formateurs à disposition pour aborder les questions de santé est restreint et par conséquent souvent limité aux questions de santé physique.

La banalisation de la souffrance et de la pénibilité. «C'est le métier qui entre, c'est normal», entendent souvent les apprentis.

Certaines cultures de métiers, notamment viriles, amènent à ne pas signaler d'éventuelles souffrances voire même à manifester une forme de «bravade» face aux dangers, en ne portant pas de casque sur un chantier, par exemple. Et les femmes, plus rares dans ces secteurs, se conformeraient aussi à ce type de comportements: parler de difficultés rencontrées représenterait souvent un aveu d'échec.

La question du genre a été abordée plusieurs fois au cours du débat. Nicolas Jotterand, commissaire professionnel dans les milieux de la menuiserie et l'ébénisterie qui supervise 140 apprentis, tient à mettre les points sur les I:

«Il y a de plus en plus de filles dans nos métiers. Elles sont très intégrées et ne sont pas des petites choses fragiles, je ne voudrais pas qu'on en ait cette image»

La santé mentale souvent oubliée. Outre les atteintes physiques à la santé, l'infirmière scolaire Isabelle Willa-Reymond relève que les jeunes qui viennent la voir sont aussi atteints dans leur santé mentale. Certains souffrent d'anxiété, font des crises d'angoisses, ont des maux de ventre ou de tête, sont sujets au burn-out ou encore connaissent des problèmes de motivation liés à des difficultés relationnelles au travail. Et là encore, oser les dire

s'avère délicat lorsque l'on est apprenti.

Les risques, physiques et mentaux, sont donc nombreux. Mais cette génération est-elle trop douillette ou surprotégée? Une fromagère présente dans le public, qui forme des apprentis dans son entreprise, prendra la parole en ce sens. Elle estime que les jeunes sont «trop maternés» et que les petits accidents de travail font partie du métier. Alors, où est la limite? Sébastien Eich, chef d'équipe Médecine du travail pour la Suisse romande à la Suva:

«La difficulté est de ne pas surprotéger un apprenti jusqu'à le rendre incapable de faire face aux dangers qu'il rencontrera dans son métier. Cela générerait des risques plus grands encore pour lui.»

Les pistes de solutions. Des leviers d'actions existent cependant. A commencer par le fait de considérer l'absentéisme comme un potentiel indicateur de souffrance et de creuser auprès de l'apprenti, propose Isabelle Willa-Reymond, plutôt que d'estimer que son absence est simplement un signe de démotivation. Il faudrait aussi indiquer clairement aux jeunes à qui ils peuvent demander de l'aide et leur expliquer qu'ils sont légitimes de le faire. Enfin, ne pas s'arrêter à la responsabilité individuelle des apprentis mais sensibiliser et assurer la coordination des différents acteurs et institutions qui les encadrent autour de ces enjeux de santé.



Les apprentis doivent dans certains métiers particulièrement veiller à leur santé physique /Pixabay